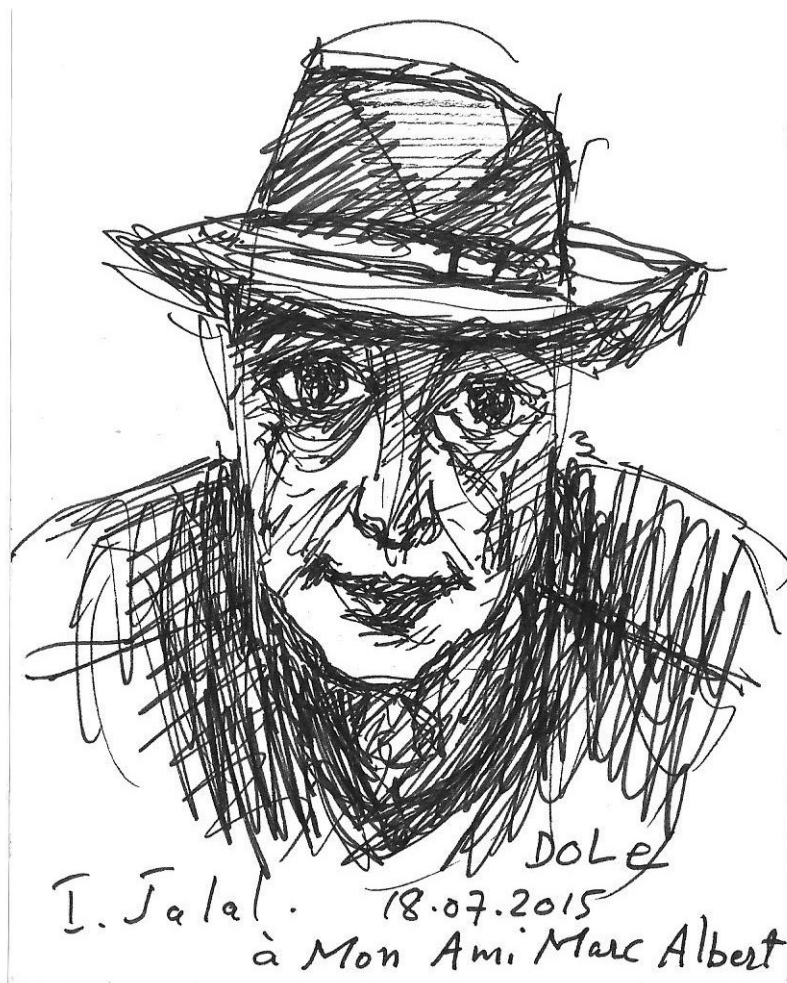


L'anachronique du flâneur N° 10

(Conférence donnée à Dole, Jura,

le 18 juillet 2015 à 16h.)

L'art de la nature et la nature de l'art



Que l'on me permette tout d'abord de remercier le peintre Michio Takahashi, qui m'a permis de rencontrer Mac 3 et ses organisatrices. C'est à lui que je dois la possibilité de prononcer devant vous ces quelques mots qui je l'espère, ne seront pas trop soporifiques. Le titre de cette conférence est à vrai dire, ce qu'elle a de mieux

« *L'art de la nature et la nature de l'art* ». Parce que c'est un titre extrêmement ambitieux, la façon dont je le traiterai risque d'être au mieux superficielle, au pire, décevante. Mais il m'a été directement inspiré par le thème donné à cette exposition « *De natura rerum* » (De la nature des choses).

Mes souvenirs de latin étant trop vagues, j'ai voulu relire ce grand poème philosophique de Lucrèce, ne serait-ce que ses premiers vers, invocation à Vénus :

Mère de la Nature, aïeule des Romains

Ô Vénus, volupté des dieux et des humains

Tu peuples, sous la voute où glissent les étoiles

La terre aux fruits sans nombre et l'onde aux mille voiles,

C'est par toi que tout vit ; c'est par toi que l'amour

*Conçoit ce qui s'éveille à la grandeur du jour.*¹

Et ces quelques bribes m'ont rappelé l'effort de l'écrivain latin pour traduire en termes poétiques la philosophie d'Epicure formulée en Grèce deux siècles plus tôt. Ils offrent une explication totalement matérialiste de l'univers, affirmant que rien n'est plus à craindre que la superstition et les dogmes de la religion et définissent la

¹ Traduction d'André Lefèvre, Paris 1899.

meilleure des vies comme la recherche légitime du bonheur et de la sérénité.

La nature est un grand artiste. Il n'y a rien de très original à l'affirmer. Première preuve : les nuages.²

Les courants d'air froids et chauds font prendre à la vapeur d'eau l'infinité des formes nuageuses. En préparant cette conférence, j'ai découvert que les savants classifiaient en huit formes principales l'étonnante diversité des nuages.

1^e forme : l'*arcus*, un nuage en forme d'arc ou de rouleau, assez bas, annonciateur d'orages ou de grêle.

² (Source : **Soocurious**, le 16/06/2015 par Francky)



2^e forme : le *mammatus*, du nom latin voulant dire mamelle. Ce sont des sortes de grappes de boules nuageuses qui apparaissent lors des précipitations, lorsqu'une partie instable du nuage passe au-dessus d'une zone d'air plus sèche.



3^e forme : *L'asperatus* (ou nuage brutal). C'est un type de nuage très rare qui prend la forme d'ondes sombres aux airs menaçants. Il apparaît dans les moments qui approchent ou qui suivent un orage.



Il y a encore **une 4^e forme**, celle les nuages nacrés, verts, bleus ou rouges, qui se forment dans la stratosphère, à 15.000 ou 20.000 mètres d'altitude, plutôt l'hiver et à proximité des pôles. **Une 5^e forme** porte le nom barbare de Cirrus de Kelvin-Helmhotz et résulte d'un mouvement ondulatoire se formant lorsque de fluides de même température et de même aspect évoluent au contact l'un de l'autre à une vitesse différente.

Mais la **6^e forme de nuages**, celle-là tout le monde la connaît pour l'avoir déjà souvent vue : c'est le cumulonimbus, ou si l'on veut les *cumulonimbi*. C'est là que se bâtissent les palais princiers en mousse de coton que les avions viennent frôler de l'aile. C'est en eux que l'on croit parfois reconnaître le profil d'amis disparus.

Bis repetita placent



John Franklin Koenig,

***Nimbi*, huile sur toile, 1989, 124 x 89 cm. Coll. M. A.-L.**

Pour illustrer cette catégorie, j'ai une illustration toute trouvée. C'est une toile de 1989 qui m'a été donnée par **John Franklin Koenig**, un peintre américain né à Seattle en 1924 et mort dans la même ville en 2008. J'ai déjà parlé de lui *Voir Anachronique du flâneur N° 6*

Il fut longtemps parisien mais voyagea dans le monde entier, notamment au Japon qui fut pour lui une grande source d'inspiration. Et pour un temps lui aussi s'inspira des nuages. Au plus fort de ses heures de gloire, à la fin des années 1960, dans une monographie que j'avais écrite avec lui, publiée par Jean-Robert Arnaud, j'avais eu l'audace de suggérer que c'étaient peut-être les nuages qui s'inspiraient de lui. Cette toile de John Koenig est justement intitulée *Nimbi*, ce qui veut dire « Les nuages » en latin.

Les experts en nuages en ont encore défini deux sortes supplémentaires. **La 7^e**: les nuages *punch holes* qui comme leur nom en anglais l'indique semblent percer des trous dans d'autres nuages. Et **la 8^e** : les nuages dits *lenticulaires* qui ressemblent tout bonnement à des soucoupes volantes.

Les nuagistes

Il y eut dans les années soixante et les débuts de la J.E.P. (jeune école de Paris), autour du critique d'art Julien Alvard (1916-1977) un mouvement dans la peinture abstraite qui s'appela « Les Nuagistes » : René Laubiès (né au Vietnam en 1924 et mort en Inde en 2006)

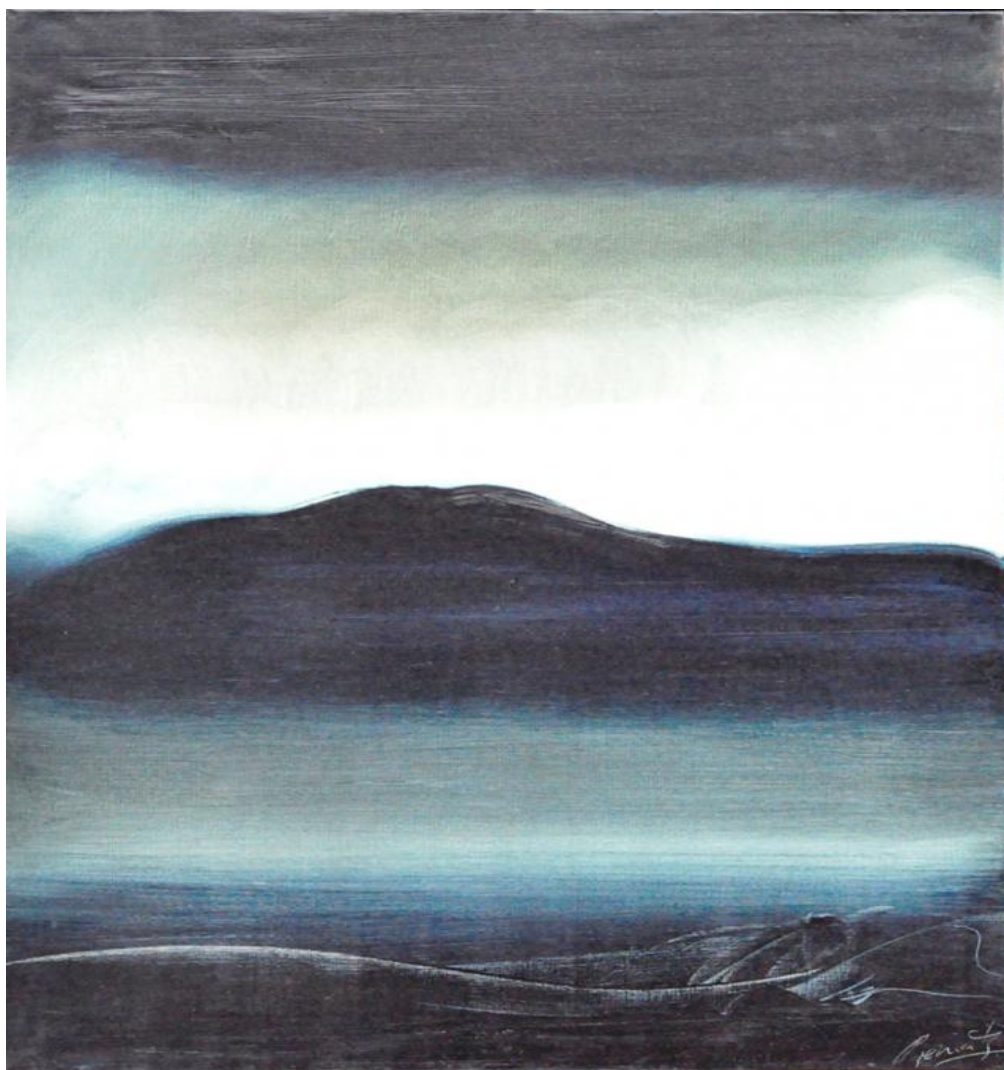
On l'a dit « peintre de la sérénité » et dans cette tendance qui fut étiquetée « paysagisme abstrait », il excella dans la représentation des variations de la lumière.



René Laubiès. Aquarelle 27,5 x 27,5 cm.,

Un autre de ses contemporains complice de Julien Alvard fut le peintre Frédéric Benrath (1930-2007). Alvard écrivait dans « *Mardi-Samedi* », le mensuel édité par le photographe et

galeriste Paul Fachetti ses « *Notes de l'oreiller* », pastiche de Sei Shonagon, cette dame d'honneur de l'impératrice Sadako, au XI^e siècle au Japon qui excella dans le genre *Zoui Hitsou* (Au fil du pinceau). Alvard se servit de cette référence historique pour écrire tout ce qui lui tombait sous le fil de la plume (on dirait aujourd'hui sur le clavier) ou simplement tout ce qui lui passait par la tête.



Benrath, Huile sur toile 1962 75cmx58cm.

Frédéric Benrath d'ailleurs, n'était pas son premier nom. C'est celui que Philippe Gérard s'était choisi à 24 ans, lors de sa

première exposition, pour marquer son amour du romantisme allemand. Benrath est le nom d'un château bâti dans le style rococo du XVIII^e siècle aux environs de Düsseldorf. Il abrite même dans une de ses ailes, un musée d'histoire naturelle.

Il y avait encore dans ce groupe de complices réunis autour de Julien Alvard, un jeune Corse du nom de Pierre Graziani.



**Pierre Graziani, « L'Etna dans le ciel », 1973,
huile sur toile 100 x 100 cm, mis en vente à Drouot en 2014.**

Il était poète en même temps que peintre, et grand voyageur lui aussi. Je me souviens de Pierre Graziani (né en 1932) comme d'un personnage passionné et passionnant. Et de moments heureux passés à délirer ensemble dans son atelier de la rue Visconti, à Paris. D'ailleurs, ces trois-là n'étaient pas les seuls. Il y avait encore, dans cette mouvance des peintres

appelés Bellegarde, Messagier, ou encore Nasser Assar. Il suffit de taper leurs noms sur Google pour voir que ce n'est pas moi qui les ai inventés. Pour les avoir rencontrés, j'ose dire qu'ils ont existé.

La nature est un grand artiste. Il n'y a rien de très original à l'affirmer. Deuxième preuve : Les pierres.

Une des dernières fois où j'ai rendu visite à Aragon, chez lui, à Paris, rue de Varenne, pas très loin du Musée Rodin, il m'a offert un livre de Roger Caillois sur les pierres. Roger Caillois aussi mérite un détour par Google. Dans un film de l'INA vous pourrez l'entendre parler mieux que quiconque des pierres pour lesquelles il éprouvait une véritable passion. La beauté des pierres est-elle ou n'est-elle pas « faite exprès » ? Pline l'Ancien déjà parlait de « l'agate de Pyrrhus » une de ces pierres à images où l'on croyait reconnaître Apollon jouant du luth et les muses.

Caillois parle aussi de la transparence, si étonnante chez les pierres, et qui les rend précieuses. A l'exception du sel gemme qui est transparent aussi, et utile certes, mais sans être quand même une pierre précieuse. Il parle des bagues d'améthyste, dont on pensait qu'elles permettaient de boire du vin sans s'enivrer. Roger Caillois parle des pierres de rêve, que des peintres chinois orientaient et signaient, en y reconnaissant des paysages et en y ajoutant des poèmes. Il parle encore des *paesine*, pierres de Toscane, « pierres à mesures » ramassées sur les bords de l'Arno, près de Florence, sur lesquelles on croit voir des minarets ou des villes en ruines. J'en ai une qu'un ami m'a offerte comme cadeau de mariage, en la baptisant joliment « *Coup de foudre éternel* ». Force est de

constater que certaines pierres durent plus longtemps que même les plus heureux des mariages...

Caillois fait également remarquer qu'avec le développement de la photographie en couleur et du microscope électronique rendant possible d'agrandir 10.000 ou 20.000 fois un sujet, on s'est mis à dire que les peintres abstraits n'avaient rien inventé. « A mon avis, dit-il, c'est plutôt le contraire, ce sont les peintres qui ont influencé la photographie. Ils nous ont sensibilisés à l'art de la nature. »



Coup de foudre éternel. Pierre de Toscane offerte par Gérard Arnaud à Marc Albert en 1993 pour son mariage avec Elvira Kaurin.

La nature est un grand artiste. Il n'y a rien de très original à l'affirmer. Troisième preuve : Les fleurs. Elles sont prêtes à tous les déguisements pour inciter les insectes à la pollinisation. Sans parler des forêts avec leurs arbres, leurs fruits et leurs oiseaux, des jungles avec leurs tigres, leurs zèbres et leurs lionceaux. De la mer avec ses poissons et ses coraux, et tout ce qui relie les êtres vivants aux êtres inanimés

dans la danse incessante de leurs liens d'interdépendance. Sans oublier les volcans, ces cracheurs de vapeur et de feu, ces vomisseurs de lave, forgerons intempestifs de l'infinie variété des creux et des bosses, des cratères et des collines, des précipices et des montagnes.

Y a-t-il un élément oublié dans ces tableaux que brosse infatigablement la nature ?

Nous avons parlé des nuages : c'était L'AIR ; des pierres, des forêts, des arbres et de leurs fruits : c'était LA TERRE ; de la mer : c'était L'EAU. J'aurais dû parler aussi de la féerie des neiges et des glaciers. Nous avons parlé des volcans : c'était LE FEU. Oui, il manque le cinquième élément, L'ESPACE. L'intensité d'une nuit noire déchirée par la zébrure d'une étoile filante. Une pluie de météorites. Avec, pour rideau de fond, la poussière étincelante des galaxies, impassibles et indifférentes, posant à celui qui les regarde la devinette insoluble, la persistante énigme de l'espace et du temps.

Connaissez-vous un artiste plus ébouriffant que la nature ?

Un portraitiste plus émouvant qu'elle ? Une seule toile ou photographie capable de saisir le sourire qu'échangent une mère et sa fille, en même temps que la surprise dans la rue de l'inconnu qui les croise ? Ou la pause lascive d'un chat se

vautrant au soleil, sur le capot rouge d'une voiture en Dordogne ?

Probablement pas. C'est sans doute pourquoi la première ambition de l'art a été de recréer la nature, de l'imiter. Ce n'est pas mince affaire, voilà pourquoi j'aimerais vous citer pêle-mêle, quelques artistes qui à mes yeux ont le mieux relevé ce défi.

Gepetto

Le premier est un artiste que j'ai découvert à l'âge de six ans et que j'admire encore : c'est Gepetto, le bûcheron qui sculpta Pinocchio dans l'inoubliable histoire écrite par Collodi, le journaliste florentin. Et les mésaventures de Gepetto, jusque dans le ventre d'une baleine, sont là pour nous rappeler qu'il n'est pas sans danger qu'une œuvre d'art échappe à celui qui la crée.



Jim Dine « Upright nose » 122 x 84, 5 cm.

Galerie Daniel Templon, Paris

C'est l'un des thèmes favoris de l'artiste américain Jim Dine (avec les outils, les établis, les scies et les marteaux qu'il reproduit en verre coloré). Le marchand de tableau Daniel Templon avait encore dans son bureau au mois de juin 2015, un Pinocchio taillé dans une buche dont le nez effrontément dressé ne trahissait aucun mensonge.

Frenhoffer

Le deuxième artiste que j'admire le plus, tout en déplorant son sort tragique, est Frenhofer, le héros de la nouvelle de Balzac « *Le Chef d'œuvre inconnu* ». Il avait entrepris le portrait de « La Belle Noiseuse » une femme si belle qu'il préférait encore son esquisse inachevée à n'importe quelle femme réelle. Il avait tant retravaillé son œuvre qu'elle n'avait plus rien d'identifiable, elle n'était plus qu'un fouillis de lignes et de couleurs, un Jackson Pollock dont Balzac eut l'étonnante prémonition. C'est à ce peintre malheureux que s'identifiait Cézanne, il l'écrivit un jour à son collègue et ami Emile Bernard. Frenhofer parce qu'il n'était pas certain d'avoir réussi à égaler la nature, mit le feu à son atelier et préféra y mourir plutôt que d'affronter l'incompréhension de ses contemporains. On m'objectera sans doute que ces deux artistes n'ont pas réellement vécu, qu'ils sont des personnages conçus par deux écrivains : l'un, Balzac, très connu, et l'autre Collodi, beaucoup moins connu que sa création Pinocchio. Ils restent pourtant à mes yeux des modèles dans cette lutte inégale entre l'animé et l'inanimé, cette tentative folle de faire rivaliser l'inerte avec le vivant.

Giuseppe Arcimboldo

Un troisième artiste que je trouve fascinant est le peintre milanais Giuseppe Arcimboldo (1527-1593). Il parvient à faire, avec des fruits, des feuilles et des légumes, des portraits ressemblant à des personnages de la Cour. Sa virtuosité est telle que les notables eux-mêmes n'en sont même pas vexés. Il leur met une poire à la place du nez, un poivron à la place

d'une joue, une flamme à la place d'une mèche de cheveux. Mais il reste fidèle, avec une précision photographique, à l'apparence des radis, des feuilles de vignes, des fagots et des raisins. Et puis il les combine pour en faire de bien reconnaissables visages humains. Ainsi, une image ne se révèle que pour en révéler une autre.



Giuseppe Arcimboldo, « L'hiver ».

Salvador Dali

Un magnifique exemple de cette double lecture est l'une des plus belles œuvres d'Avida Dollar dit Salvator d'Ali, lui aussi grand maître de l'anamorphose. Il s'agit de son portrait de Don Quichotte.



Il parvient ainsi à peindre à la fois le chevalier sur sa Rossinante, et son visage grand comme un moulin à vent. Il niche le chapeau à larges bords au creux d'une arcade sourcilière et fait de la lance pointue une moustache qui n'est pas sans rappeler les moustaches acérées de Dali. Le tout, sur un fond de visages grimaçants, constitue indiscutablement une des plus grandes réussites de Dali. Il a réussi là à « *peindre réalistiquement d'après l'imagination inconnue* ».

Bernard Pras

Mais voilà-t-il pas que ce grand anamorphoseur s'est fait anamorphoser lui-même ? Un artiste contemporain, Bernard Pras, rassemble tout un fouillis d'objets hétéroclites et en les photographiant les fait ressembler à des icônes célèbres, portrait d'Einstein ou de Salvador Dali. Si l'art est déjà une illusion, à ce niveau, l'illusion-là devient double et tient de la prestidigitation. Elle ne montre quelque-chose que pour ensuite le faire mieux disparaître.



Bernard Pras. Anamorphose de Salvador Dali.

Conclusion

Quand Marie-Agnès Chalumeau m'a demandé de lui préciser quel serait le thème de cette conférence, j'ai eu l'audace de lui répondre :

Le titre sera « L'art de la nature et la nature de l'art ». Ma conférence n'est pas encore écrite, mais j'ai l'intention de parler de Pinocchio, du Chef-d'oeuvre inconnu, d'Arcimboldo et de Salvador Dali, entre autres. Au passage je parlerai d'Aragon, qui eut tout au long de sa vie l'art d'écrire sur l'art. Il défendit le surréalisme d'abord puis le réalisme socialiste ensuite, tout en poursuivant sa vie durant un article sur Matisse qui devint "Henri Matisse, roman".

Je conclurai peut-être en mettant en parallèle l'irréalisme asocial qui règne dans son dernier livre "Théâtre-roman", et celui qui pousse à mettre Jeff Koons au château de Versailles. Ou un arbre de Noël ambigu de Paul McCarthy Place Vendôme. Et je lirai quelques passages choisis du dernier livre de mon vieil ami Michel Ragon "Journal d'un critique d'art désabusé". Au fait, une salle entière lui est consacrée au musée Pompidou, dans la nouvelle présentation des collections.

Bon. J'ai presque tenu parole. Mais restent à citer Aragon (Louis) et Ragon (sans A, Michel de son prénom.)

Pour Aragon, je voudrais recommander un livre magnifique édité par Flammarion en 2011 et qui reprend la totalité de ses écrits sur l'art moderne (y compris les textes sur le réalisme socialiste). Mais à mes yeux le plus étonnant est le texte qui conclut ce livre, un texte publié à Beyrouth en 2001 intitulé « *La petite Phrase* » et qui va de la page 700 à la page 713 ! Il y a un prologue, un entracte et une moralité. Et Aragon y donne libre cours à ces associations d'idées qu'il appelle

désormais « théâtre », et qu'il ne manquait jamais de lire sur un ton déclamatoire à ceux qui voulaient bien l'entendre.

« L'art de l'œil, le marier à l'écriture, voilà bien qui ne va pas sans danger. C'est une pratique à première vue aléatoire. Aléatoire, c'est le mot. Qui semble allier l'alouette à l'histoire. Ou si vous préférez ces sons barbares, nous dirons comme tout le monde que c'est là ce qu'on nomme aujourd'hui l'audiovisuel [...] »

L'art de nos jours, est un vocable assez fortement contesté, bien qu'au pluriel, lézards différemment s'entende [...]

Voyons, nous en étions aux rapports singuliers du regard et de la parole. Ce qu'on raconte, n'est pas ce qu'on voit. Et même, il y a tout lieu de prétendre que ce qu'on raconte est précisément ce qu'on a besoin de raconter parce qu'on ne le voit pas. »

Le dernier Aragon comme le jeune Paysan de Paris se perd dans ses associations d'idées. Mais il est devenu presque totalement indéchiffrable pour qui n'a pas la patience de le suivre dans les moindres méandres de ses digressions. Son étonnante érudition, mixée aux surgissements soudains de souvenirs très anciens, lui fait superposer la légende de l'écartèlement de la reine Brunehaut et le bombardement, en un lieu appelé Chaussée Brunehaut, où il faillit trouver la mort en août 1918, à l'âge de vingt et un ans. Un autre pris pour lui fut enterré à sa place,

« avec mon nom dans une bouteille au pied de sa croix » [...]

L'association d'idée, qui préside à l'accouplement du texte et de l'image peut se faire avec des écarts plus ou moins grands, allant jusqu'à l'indépendance totale des conjoints.



Elsa à Berlin, Zéglobo Zéraphim, Collage 2010, 16 x 16 cm.

Ainsi Aragon ne lit, dans un collage qu'Alain le Yaouanc n'a légendé que du mot « *parce que* »

« qu'un amalgame de terreur où je vois revenir sur moi la Dame d'os et ses mains noires. »

Il conclut :

« Il suffit d'avoir les yeux en face des trous. Ô Raymond Roussel, les yeux à voir en face d'être où ?

Point d'interrogation. Voici venir sur nous le règne souverain des oiseaux. Des cigognes. »



Zéglobo Zéraphim, collage, « *Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas* » 16 x 16 cm.

Il disait que les hommes partageaient la capacité de voir avec les oiseaux, alors qu'ils se vantaient d'avoir le monopole de la parole. Dans ces tout derniers mots d'Aragon critique d'art « *des cigognes* » symboles de longévité, de résurrection, et de piété filiale, je veux voir le pressentiment de ses futures réincarnations

Pour Michel Ragon, je reprendrai en copié-collé l'anachronique du flâneur N° 6, le passage qui commence par « Un critique d'art désabusé ? » et se termine par la citation de Duchamp : « *Et d'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent.* » Duchamp aurait sans doute beaucoup ri de la sacralisation et l'institutionnalisation de tout ce qu'il a dit.

Une partie de l'art contemporain se veut paradoxale, provocatrice, ou tend à exposer de façon cynique les rouages de la société. L'art, alors, réside moins dans la réalisation d'une œuvre que dans l'utilisation des réseaux sociaux qui rendent sa réalisation possible. Christo et sa femme Jeanne-Claude ont indiscutablement été des pionniers dans ce domaine. Leurs « emballages » du Pont Neuf à Paris en 1985, ou du Reichstag à Berlin en 1995 ont montré tout ce qu'il fallait mettre d'obstination au service d'un projet poétique pour vaincre d'innombrables obstacles politiques et financiers. C'est une autre manière, souvent opportuniste, pour les artistes de s'insérer la société dans laquelle ils vivent, sans grand rapport avec la qualité esthétique de ce qu'ils proposent. Sauf peut-être un point commun à ces projets : leur gigantisme. Mais cela creuse aussi l'écart entre l'art des nantis, l'art des grandes capitales, et celui des autres, l'art de régions du monde qui sont parfois bien loin de ces remises en question.

J'ai reçu il y a quelques jours, un e-mail intitulé : « *Déception et colère* ». Une critique d'art s'y indignait de ce que près de 800.000 euros aient été dépensés pour installer l'œuvre d'un sculpteur suisse vivant à New York, Ugo Rondinone, dans le

parc Miribel Jonage – avec la participation de la Région Rhône-Alpes, la Direction régionale des Affaires culturelles et du syndicat propriétaire de Grand Parc, près de Lyon.



Sculpture d’Ugo Rondinone dans le parc Miribel Jonage, Lyon

A la photo de la sculpture choisie, (guère exaltante à vrai dire, évocatrice de quelque pachyderme en décomposition) cette dame « en colère » joint la photo d’une autre œuvre qu’elle attribue à tort au même artiste.



Sarah Lucas, *The Spirit Level*

Gladstone Gallery, New York, 2014.

Ce n'est pas du tout le cas. Il s'agit simplement d'un phallus (ou de trois phalli ?) rose(s), sans le moindre rapport stylistique avec l'œuvre primée. Ils sont signés par une amie du sculpteur, Sarah Lucas, qu'il a invitée dans une exposition collective intitulée « *The Spirit Level* » (Le niveau de l'esprit) à la Galerie Gladstone à New York. Et qui a du même coup exposé dans sa galerie Eva Presenhuber à Zurich. Méfiance : Internet vous donne souvent la paternité de quelque-chose qui a été fait par quelqu'un d'autre.

Notez bien que d'apprendre que cette œuvre avait été conçue par une femme l'a rendue à mes yeux beaucoup moins agressive, presque sympathique. Elle m'a rappelé l'indéniable fascination qu'éprouvent les êtres humains (comme d'ailleurs

beaucoup d'autres animaux) pour les organes génitaux du sexe opposé ou du leur. Je me suis seulement demandé : cette œuvre est-elle destinée à un collectionneur privé ? A une compagnie de films pornographiques ? A décorer l'entrée d'un sex-shop ou à devenir le sigle d'une fabrique de préservatifs ? A moins qu'elle ne vise à devenir l'enseigne d'une troupe de Chippendales désireux de séduire un public de femmes seules. Dans tous les cas, quelques mois après que le Musée d'Orsay ait consacré une magnifique exposition à Sade, (« Attaquer le Soleil » (Présentée par Annie Lebrun, du 14 octobre 2014 au 25 janvier 2015)... Après qu'une sculpture gonflable en forme de *plug* anal, érigée Place Vendôme en guise d'arbre de Noël par l'artiste américain McCarthy ait été vandalisée par des riverains ... Après la fabrication en série du même motif en chocolat à l'Hôtel de la Monnaie, couplée avec celle d'inoffensifs pères Noël, en décembre et janvier de la même année, le phallus rose de Sarah Lucas me semble bien innocent.

Cette débauche d'images sexuelles, et leur apparition dans les musées et les galeries, est déjà vieille de plusieurs mois. J'avais bien l'intention d'en rendre compte ici. Tout l'intérêt d'une « anachronique » est que par définition, il serait absurde de l'accuser d'être en retard. Mais la parenthèse par Sade, ouverte en ce qui me concerne dans « *Les Lettres Françaises* » il y a déjà cinquante ans, était trop lourde à refermer dans cette anachronique-ci. Croyez-le bien, chère lectrice, cher lecteur, vous ne perdez rien pour attendre. D'ailleurs, et ce n'est pas le

moindre de vos charmes, je sais bien que vous n'attendez absolument rien.

Tous les phalli roses en plâtre, en caoutchouc ou en matière plastique, même si on les expose à la Biennale de Venise, n'empêcheront jamais les oiseaux de chanter. Ni les pigeons de se percher sur eux si on les érigeait sur des places publiques. En partant pour Dole, j'avais mis dans ma valise le numéro 424 de *artpress*, juillet-août 2015. Me croirez-vous si je vous dis que je suis tombé par hasard sur ces lignes de Catherine Millet à propos de la Biennale de Venise : « *Enfin, selon moi, le lion d'or de la liberté aurait dû être décerné à Sarah Lucas, au pavillon anglais ... au ludisme de ses sculptures phalliques, à ses moulages en plâtre ...* » Et cela se termine par cette affirmation paradoxale : « *Rien n'est plus politique que le sexe.* » Cette phrase de Catherine m'a plongé dans la perplexité. Je ne me suis que trop peu intéressé à la politique toute ma vie durant. Aurais-je donc fait de la politique sans le savoir depuis l'âge de quatorze ans ?

Tous les phalli roses en plâtre, en caoutchouc ou en matière plastique (*bis*) n'empêcheront pas les peintres de continuer à s'émerveiller devant des couchers de soleil ou les poètes d'écrire de nouveaux poèmes sur la lune.

J'aimerais pour échapper aux sarcasmes, aux jalousies et aux colères qui ne servent à rien, partager avec les artistes de Mac 3 un poème sur l'art qu'il m'a été donné de traduire en juin 1989. Il ouvrait le discours prononcé à l'Institut des Beaux Arts de l'Institut de France par Daisaku Ikeda, un poète et

philosophe japonais dont j'ai traduit plusieurs ouvrages avec le sentiment d'y retrouver un bon sens trop souvent oublié :

*« Il est une source généreuse
Qui soudain des profondeurs marines
Jaillit d'un flot puissant
Plus vaste et plus bleue qu'un lac immense,
Une eau vive qui court sous la terre,
Nous berçant de sa musique enchanteresse.
S'il est donné à l'homme de sentir cette source
De la savoir réelle et pure,
Intarissable depuis les temps anciens,
S'il est donné à l'homme de puiser
A cette force de vie qui engendre et régénère,
Alors, il aura le pouvoir de créer
Libre de toute entrave. »*

Avoir le pouvoir de créer, libre de toute entrave, voilà tout le mal que je nous souhaite à tous.

Merci de votre attention. (*Fin du discours.*)

Coda

Cet été votre flâneur vous a donc emmené à Dole dans le Jura, pour visiter une exposition organisée dans un ancien bâtiment pittoresque appelé « La Maison des Orphelins », rue Pasteur.

C'est à quelques pas du musée consacré au grand homme dans la maison où il est né, et en bordure d'un canal dans lequel autrefois les tanneurs rinçaient leurs peaux de bêtes. Parmi les artistes qui y exposent, pour une association intitulée Mac 3, je n'en connaissais personnellement que deux, Ibrahim Jalal et Michio Takahashi. J'avais déjà parlé d'eux lors d'une exposition intitulée « Caravane » à l'Orangerie du jardin du Luxembourg à Paris en septembre 2013.



**Michio Takahashi : “Deux femmes”, été 2013,
huile sur papier marouflé sur panneau, 175 x 153 cm.**

Sur la peinture aérienne et finement rythmée de Michio Takahashi, ou l'espace laissé blanc joue un rôle tout aussi important que les touches peintes, j'avais écrit qu'à mes yeux elle semblait dire : « Si tu es pressé, passe ton chemin. Sinon, arrête-toi ici et partage avec moi quelques impressions exquises. »

J'aime que la voie choisie par ces artistes ne soit pas la plus facile ou forcément la plus tapageuse. Les mots manquent souvent pour décrire ce qu'ils peignent et les critiques d'art n'y arrivent pas toujours non plus. Ces peintres se sentent plus souvent en harmonie avec la musique qu'avec les discours que l'on tient sur leur travail. Michio Takahashi est d'autant plus sensible à la musique que son fils, Pierre Takahashi, est un pianiste de grand talent. Dans le cadre de l'exposition, ce jeune homme a interprété avec fougue et ferveur la *Sonate en si mineur* de Franz Liszt et *Klavierstück IX* de Karlheinz Stockhausen. Mais il arrive aussi parfois que des peintres tentent eux-mêmes cette liaison difficile des formes avec les mots, ce qu'Aragon, dans son dernier texte cité plus haut, appelait le mariage de l'œil et de l'écriture. Ecoutez-voir ce petit poème d'Ibrahim Jalal :

Pigments

Pigments, matière de la terre, jaune, rouge bleu

Lumière, couleur, prisme et arc en ciel.

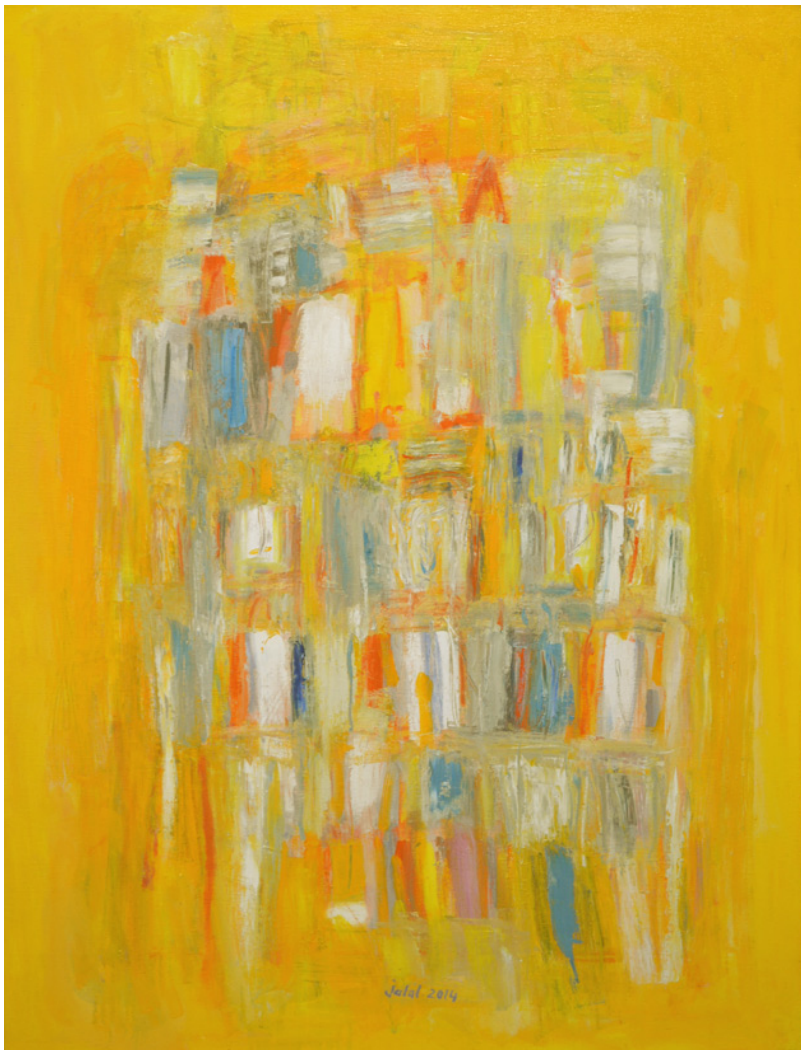
Unité lumineuse, ou rayons divisés

Rayons du soleil, absorption et reflets

Couleur, matière et lumière

Pigment + eau = peinture à l'eau

*Pigment + huile = peinture à l'huile.
Pigment sur mur humide
Donne des fresques chez l'homme des cavernes
Pigment dans les mains de Vincent donne du Van Gogh
Et l'Expressionnisme
Pigment chez Matisse donne le Fauvisme
Pigment chez Kandinsky donne le Spirituel
Pigment + art et temps = l'histoire de l'art
Pigment dans mes mains donne ma joie et ma tristesse.
Mes rires et mes pleurs,
Mes chansons et ma musique intérieure.*



Ibrahim Jalal :

« Mélodie intérieure »,

huile sur toile,

116 x 89 cm.

Les artistes qui exposent avec eux poursuivent aussi des recherches qui peuvent sembler solitaires mais dans lesquelles ils ne sont jamais tout à fait seuls parce qu'ils dialoguent avec les artistes qui les ont précédé et avec ceux qui les

suivront.

Didier Jourdy

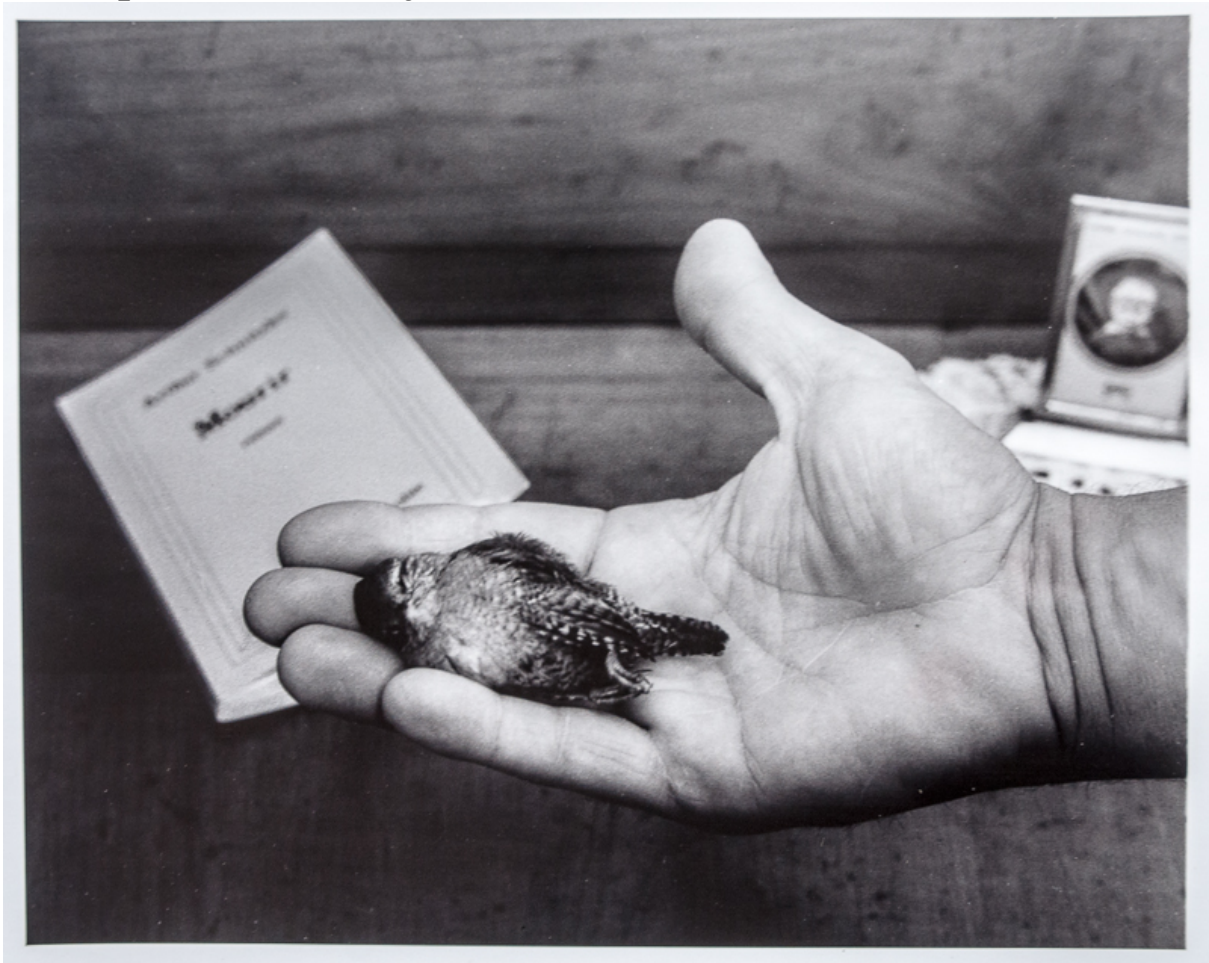
C'est le cas de Didier Jourdy, un collagiste qui voyage en imagination avec ce qu'il trouve dans son grenier, et avec de la colle, du papier, de la gouache et des ciseaux. Il a retrouvé, dans des archives familiales, une boîte à chaussure qui contenait le courrier d'une certaine Marie Bouvier. Sans rien savoir d'elle, il a décidé d'en faire le personnage d'une série de peintures qu'il a intitulées « *Le voyage de Marie Bouvier* ». Il imagine sa déambulation le long d'un littoral imaginaire sorti de ses rêves, de ses souvenirs de vacances et de ses lectures. « *Des paysages improbables, souvent incohérents, sans échelle ni perspective logique* » dit-il. « *Je tiens à rester moi-même le premier spectateur surpris.* »;



**Didier Jourdy : « Le voyage de Marie Bouvier » 2^e jour,
120 cm x 80 cm, collages acryliques et encre de Chine sur toile.**

Jean Daubas

Jean Daubas est un photographe qui a voulu traiter le thème *De natura rerum* (la nature des choses) en photographiant fruits et légumes en différents stades de leur existence, de la récolte à la décomposition. Il expose également ce qu'il appelle des « *lumen* », des feuilles ou fleurs posées à même une feuille de papier photo, sans intervention mécanique, à la différence des rayogrammes de Man Ray. Et il invite à observer « *les transformations induites par le temps* » et par la simple lumière du jour.



Une photo m'a tout particulièrement frappé : c'est celle d'un moineau mort que Jean Daubas a posé dans sa paume, devant un livre intitulé « *Mourir* ». J'ai pensé à « *Les Oiseaux vont mourir au Pérou* » ce film que Romain Gary avait écrit pour son adorable épouse Jean Seberg et aussi à la fin de vie tragique qu'ont connue ces deux oiseaux-là.

De retour à Paris, il ne me reste que quelques jours pour contempler l'accrochage d'un vieil ami, Loulou Taïeb dans le local des éditions Caractères, à deux pas de la rue Mouffetard à Paris. Je partage avec vous quelques lignes écrites pour lui.



Loulou Taïeb, sculpture 2015.

L'atelier, photo Michelle Siboun

Loulou Taïeb

Flamboyant

Du 7 au 29 juillet 2015

Galerie Caractères, 7 rue de l'Arbalète, Paris 75005

De même que l'homme des cavernes peignait l'auroch qu'il espérait capturer, Loulou Taïeb, par un jour de décembre où il était frigorifié, décida de peindre des flammes pour se réchauffer. Il contempla, hypnotisé, la flamme orange dévorant les buches posées sur les chenets et sa conscience ne fut plus qu'un brasero.

Il faut dire que son amour de la peinture n'avait rien de nouveau, un amour brûlant dont le moindre lever ou coucher de soleil suffisait à raviver la flamme.

Mais Loulou Taïeb n'est pas peintre seulement. Il est aussi sculpteur. Et il n'est pas rare qu'il parvienne à tailler dans la pierre blanche une chevelure flamboyante. Depuis quarante ans que j'assiste aux multiples métamorphoses du travail de Loulou, j'admire qu'il explore inlassablement peinture, sculpture, gravure avec toujours la même fraîcheur et une sorte d'émerveillement.

Ses portraits nous regardent comme il les a vus, avec les traits d'une autre ressemblance. Il est mon primitif préféré.

Paris, 6 juillet 2015

Marc Albert-Levin

